

ENFANCE : LES PARTICIPES PASSÉS

L'autobiographie est un mot pédant, un mot bilan ; se cache derrière un genre aux œuvres plus ou moins pertinentes où l'auteur inventorie selon son humeur ce qu'il était, ce qu'il a fait et qui était digne d'intérêt. Mais qui se soucie du legs des quotidiens, de l'antan de chacun ? La liste s'écourte soudain ; Nathalie Sarraute demeure, et avec elle toute une partie de son enfance, voire même un bout de la nôtre.

Il nous aura fallu attendre les quatre-vingt-trois ans de Nathalie Sarraute, née Natalya Tcherniak à Moscou en 1900, pour qu'elle livre cette œuvre autobiographique. Elle tente d'y retrouver l'enfant qu'elle fut entre deux et douze ans. « Tachok », donc, est une enfant ballottée entre deux pays (la France et la Russie), partagée entre deux langues. De plus, ses liens affectifs oscillent entre ses parents divorcés : une mère lointaine et de plus en plus distante qui est restée à Saint-Pétersbourg et qui a avec sa fille des relations presque indifférentes, et un père attentif, exilé à Paris, en couple avec une belle-mère d'une froideur souvent perfide et que sa mère lui interdit d'appeler Maman-Véra. Sarraute essaye d'être aussi sincère que possible, et dans ce texte introspectif elle s'interroge sur la véritable nature de sa mère, froide et distante, qui finira par l'abandonner complètement à l'adolescence.

Un livre thérapie, alors ? Le but de cette autobiographie selon l'auteure était de *décrire comment naît la souffrance qui accompagne le sentiment du sacrilège*. Elle voulait retrouver les sensations éprouvées au moment où est remis en question le mensonge originaire, celui de la beauté de la mère. Cependant, de son aveu même, Sarraute a rencontré différents problèmes de mémoire : l'oubli, l'imprécision du souvenir, les vides. Cela donne lieu à un texte sans réel axe logique, chronologique ou psychologique, regroupant en soixante-dix petites et brèves séquences discontinues des souvenirs-sensations. Chaque séquence explore les soubresauts de la conscience de la fillette, les tropismes qui provoquent une réaction positive ou négative : répulsions et passions enfantines, joie, tristesse, angoisse provoquée par une phrase, un geste, un mot... Selon l'auteure, c'est un âge où la sensibilité prime, non la réflexion : une période où l'Homme est pur et s'approche du monde de façon naturelle.

L'une des originalités de ce livre réside dans le dédoublement de la narratrice. Deux voix y présentent des événements de l'enfance : l'une raconte (le « je »), l'autre critique et observe en remettant en cause l'authenticité d'une telle entreprise qui consiste à recomposer le passé. Cette voix pourchasse les stéréotypes, se gausse de la joliesse dans laquelle glisserait aisément tel ou tel épisode ; ce qui conduit à préciser le jeu entre le personnage enfant et le narrateur adulte. Loin d'être un simple calendrier de l'avant, le temps semble par ailleurs suivre deux traces :

- Le temps du souvenir : lié à la perception de la conscience enfantine, l'enfant dilate les événements qu'il juge importants et rétracte les autres. De là, des ellipses temporelles quand l'enfant ne se souvient pas ou banalise certains faits.
- Le temps de l'écriture (de l'histoire) : rattaché à la double voix et à son rôle, on ressent une dilatation, un grossissement du temps là où la réflexion s'attarde.

Grâce à ce double système narratif et temporel et à l'aide des tropismes, Sarraute déjoue les pièges ordinaires de l'autobiographie tout en restant fidèle à elle-même : en tant que personne, en tant qu'auteure. Ce n'est pas un simple regard en arrière, il s'agit ici d'une considération véritable, de celles que nous sommes tous amenés un jour à faire à propos de nous.

La démarche de l'auteure dans sa restitution à la fois littéraire et mémorielle est particulièrement appréciable à la lecture du quinzième « chapitre » d'*Enfance*.

Pourquoi vouloir faire revivre cela, sans mots qui puissent parvenir à capter, à retenir ne serait-ce qu'encore quelques instants de ce qui m'est arrivé... comme viennent aux petites bergères les visions célestes... mais ici aucune saine apparition, pas de pieuse enfant...

J'étais assise, encore au Luxembourg, sur un banc du jardin anglais, entre mon père et la jeune femme qui m'avait fait danser dans la grande chambre claire de la rue Boissonade. Il y avait, posé sur le banc entre nous ou sur les genoux de l'un d'eux, un gros livre relié... il me semble que c'étaient les Contes d'Andersen.

Je venais d'en écouter un passage... je regardais les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vert étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses, le ciel, bien sûr, était bleu, et l'air semblait vibrer légèrement... et à ce moment-là, c'est venu... quelque chose d'unique... qui ne reviendra plus jamais de cette façon, une sensation d'une telle violence qu'encore maintenant, après tant de temps écoulé, quand, amoindrie, en partie effacée elle me revient, j'éprouve... mais quoi ? quel mot peut s'en saisir ? pas le mot à tout dire : « bonheur », qui se présente le premier, non, pas lui... « félicité », « exaltation », sont trop laids, qu'ils n'y touchent pas... et « extase »... comme devant ce mot ce qui est là se rétracte... « Joie », oui, peut-être... ce petit mot modeste, tout simple, peut effleurer sans grand danger... mais il n'est pas capable de recueillir ce qui m'emplit, me déborde, s'épand, va se perdre, se fondre dans les briques roses, les espaliers en fleurs, la pelouse, les pétales roses et blancs, l'air qui vibre parcouru de tremblements à peine perceptibles, d'ondes... des ondes de vie, de vie tout court, quel autre mot ?... de vie à l'état pur, aucune menace sur elle, aucun mélange, elle atteint tout à coup l'intensité la plus grande qu'elle puisse jamais atteindre... jamais plus cette sorte d'intensité-là, pour rien, parce que c'est là, parce que je suis dans cela, dans le petit mur rose, les fleurs des espaliers, des arbres, la pelouse, l'air qui vibre... je suis en eux sans rien de plus, rien qui ne soit à eux, rien à moi.

Tout d'abord, un temps de la vie, comme il y en a tant dans *Enfance*. Puis, vient le souci de la justesse avec le style d'écriture. Les phrases sont simples ; on trouve une juxtaposition à travers les virgules qui représente le travail de la mémoire et du souvenir et nous montre la fragmentation de la pensée. Ces choix reflètent un mouvement de la pensée et de la mémoire qu'un langage conventionnel ne pourrait pas représenter. Les énumérations quasi obsessionnelles servent en réalité à rendre compte de la recherche du mot idéal, du mot vivant.

Tout comme le passé est vivace, le présent n'est pas sagesse. Bien loin de la commémoration, Sarraute célèbre et confronte en même temps, ne nous livrant pas ici une œuvre de vieillesse, mais bel et bien un formidable roman d'enfance.

Rémi LEMAIRE